

Jean Tardieu

On vient chercher Monsieur Jean

Le Chemin

nrf

Gallimard

1871

1871

1871

1871

27,2190

*... Au surplus, quand l'Eternité
m'aura de ses deux mains bouché
les oreilles, dans la poudreuse fa-
mille des sourds, je n'entendrai
plus personne.*

Chateaubriand
Mémoires d'outre-tombe
(avant-propos)

AVANT-PROPOS

Le recueil que voici se compose de deux parties distinctes, mais associées.

Le première est une succession de souvenirs, coups de projecteur lancés çà et là sur mon existence disparue.

On y voit surgir, hors des ombres de la mémoire, divers visages et divers lieux qui ont compté, plus que d'autres, pour moi et qui m'accompagnent encore.

Voilà pourquoi j'ai donné pour titre à ce premier volet du livre: « Lumières dans la nuit ».

Le second, au contraire, reste à l'écart de tout événement personnel, même s'il en subit parfois le contrecoup: il retrace les étapes d'une méditation commencée en secret dès l'enfance: une quête obstinée, entre le ravissement et l'horreur, où les émotions éprouvées sont plus importantes que les idées et les fantasmes de la rêverie plus chargés de sens que le monde éveillé.

Aussi ce second volet est-il intitulé: « Obscurité du jour ».

D'une façon ou d'une autre, cet ouvrage est hanté par l'illusion, que nous avons tous, de suivre une trajectoire qui va plus loin que notre vie.

Cette illusion nous soutient et nous sauve, alors que,

pareils à des enfants, nous sommes emportés par un « manège » qui tourne sans fin sur lui-même.

Il tourne avec sa ritournelle, mais aussi avec cette permanence dans l'éphémère, qui est la fatalité de l'être et le supplice de l'esprit.

PREMIÈRE PARTIE

LUMIÈRES DANS LA NUIT

La rue Chaptal

Quand je me représente l'aspect physique du cerveau humain, tel qu'on le voit sur les planches d'anatomie les plus courantes, une image s'impose à moi, qui a tous les défauts et toutes les qualités d'une métaphore, sa puérité et son pouvoir de suggestion, sa simplicité et ses ruses : c'est que l'aspect du cerveau me fait irrésistiblement penser au plan d'une grande ville.

L'un et l'autre suggèrent des cheminements. Il y a des rues dans le cerveau comme dans une cité. Des lieux de promenade et de flânerie, avec beaucoup de replis et de détours, souvent déroutants, des carrefours pour faire halte et pour s'orienter, des élargissements et des tassements, des avenues et des sentiers cachés.

De là vient que ma pensée est souvent parcourue de lieux dans l'espace plutôt que de successions dans le temps ou que les deux façons d'évaluer se superposent, comme si mon existence personnelle n'était rien d'autre qu'une ville en miniature ou bien, à l'opposé, comme si la capitale où j'ai passé la plus grande partie de mon temps, c'est-à-dire la ville de Paris, en était la figuration visible.

Ainsi, des rues où j'ai vécu (si je pense, du moins, à mon enfance et à ma jeunesse), deux artères principales font

l'objet d'une circulation intense où se mélangent et voisinent familièrement les réalités vécues et les apparitions imaginaires, le travail et la flânerie, voire les plaisirs défendus.

Il s'agit de deux courtes rues presque contiguës, orientées d'est en ouest, au pied de la butte Montmartre, bien caractérisées l'une et l'autre et, dans mon cas, peuplées d'expériences diverses : la rue Chaptal et la rue Ballu. Leur situation horizontale, par rapport au plan nord-sud de la capitale, les prédispose, d'ailleurs, toutes deux, à ménager des temps d'arrêt et de repos, après la longue ascension des rues montantes, comme la rue de Clichy, la rue Pigalle ou la rue Blanche.

De la première, la rue Chaptal, j'ai parlé souvent parce que ce fut le lieu où j'ai vécu avec mes parents dès l'âge de deux ans et, plus tard, où je me suis installé, avec ma femme, au début de notre mariage, jusqu'à la naissance de notre fille. Cette période, qui s'étend de 1905 à 1938, a été riche d'événements dramatiques et de terribles changements, pour les peuples et pour les personnes, car elle comprime, dans un délai relativement court et entre deux accalmies dangereuses (les deux avant-guerres), presque la totalité des deux conflagrations mondiales, la première dans son entière tragédie, la seconde sur le point d'éclater. Ainsi sont rapprochées, dans un raccourci cruellement vrai, deux époques gigantesques et différentes, deux façons de vivre et de penser sans commune mesure.

La rue Chaptal ! Je l'ai connue durant ma petite enfance, comme une rue plutôt morose et sans attraits, sauf le « havre » passionnant et contrasté, tantôt radieux, tantôt inquiétant, que formait, à son extrémité orientale, l'immeuble assez imposant où, aux cinquième et sixième étages, était juchée (en « duplex », comme on dirait aujourd'hui) la famille de Victor et Caroline Tardieu (dite Câline), flanquée de leur rejeton.

Curieusement, la principale originalité de cette rue, à part le « théâtre de l'épouvante », le fameux Grand-Guignol d'autrefois, naïvement conçu pour donner la chair de poule aux couples 1900 en mal d'émotions fortes, ne m'a été révélée que récemment : il y a, en effet, du côté des numéros pairs, une allée paisible qui s'avance loin, au milieu d'un pâté de maisons, jusqu'à une cour-jardin verdoyante et lumineuse, bordée d'une belle demeure ancienne où vécurent Ernest Renan et Ary Scheffer et où vint souvent George Sand. Ce lieu, inconnu du public et longtemps occupé par des bureaux sans âme, est devenu aujourd'hui un charmant musée semi-clandestin, consacré à la vie littéraire et artistique de la fin du romantisme.

Je ne m'attarderai donc pas à évoquer, telle que je l'ai connue jadis, j'allais dire cette « circonvolution » qui fut le cheminement de mon cerveau d'enfant.

Mais au plan minuscule d'une vie privée, j'entends, du fond des ombres, monter jusqu'au cinquième étage des bruits menus qui donnent l'impression sonore des choses familières : le ronflement des autobus qui gravissent poussivement la rue Notre-Dame-de-Lorette. Au carrefour où se trouve l'arrêt (facultatif!), j'entends le coup de sonnette du contrôleur donnant le signal du départ. Et puis, le soir, en été, il y a le bruit des verres et des soucoupes entrechoqués à la terrasse du café proche. Côté cour où donnaient les chambres des appartements, c'était aussi le tumulte des cuisines, quelques appels de voix, quelques chantonnements, et l'odeur diverse des mets en préparation, avant que les lumières ne s'éteignent dans le silence et qu'un peu d'air venu d'en haut ne commence à chasser faiblement les fumées écœurantes des fourneaux.

Entre la façade « noble » située sur la rue et la cour, étroite et sombre comme un puits, s'étagait, selon l'entassement symbolique des classes sociales, la vie des riches et des

pauvres. Notre état se situait entre les deux, comme il advient souvent à ces étranges personnes que l'on nomme aujourd'hui « gens de culture » — ce qui englobe toutes sortes de métiers souvent décriés ou même ridiculisés, tels que : « intellectuels » ou, pis encore, « artistes » ! Tous ceux-là sont, bien souvent, plus ou moins besogneux et inquiets du lendemain, même si, parfois, des *rémissions* leur apportent une certaine aisance.

Notre vie familiale était vouée à connaître cette oscillation entre les « hauts » et les « bas » de l'existence et qui appelle l'image des toboggans de la Foire. Avant la guerre de 14, mes parents connurent la vie aisée d'artistes-bourgeois sur la pente ascendante. Les commandes de grandes toiles pour les monuments publics affluaient dans l'atelier du père, les leçons de musique dans le salon de la mère. Chose incroyable, avant la quasi-misère qui suivit ces quelques années de prospérité, il y eut à la maison deux « domestiques » : une vieille Auvergnate qui tenait lieu de cuisinière et sa fille, deux personnes revêches qui servaient à table en rechignant. Elles habitaient, sans se plaindre, dans le couloir de l'escalier de service, deux chambres sans lumière et sans feu.

Pour les « maîtres », c'était l'illusion éphémère d'une existence cossue. Un père à l'aspect imposant et fastueux, qui soignait sa cave où sont les bons vins, et ses grands placards où sont les toiles inachevées. Une mère élégante et spirituelle dont l'image musicale résonne à mes oreilles de sons prestigieux : le cliquetis des doigts et des ongles sur les notes aiguës de la harpe, quand crépitait symboliquement le brasier de Log, le dieu du Feu, dans *La Walkyrie* (Câline jouait encore dans un orchestre, soit au concert, soit au théâtre). Peu après, je me souviens des premières dissonances et des premiers frissons de Debussy, des hardiesses de Ravel, de Moussorgski, de Stravinski ou de Bartók.

Il y eut, dans ce petit appartement (les plus vastes espaces

étaient au-dessus, dans l'atelier), des soirées de gens illustres. Je me souviens de la belle chevelure blanche de Gabriel Fauré, de son teint bistre d'homme du Midi, contrastant avec le visage souriant et pâle de son égérie, Marguerite H., une amie d'enfance de ma mère.

J'ai vu aussi, un matin, à la maison, Camille Saint-Saëns apporter à mon père la nouvelle d'une décoration souhaitée. J'aperçois, près de la fenêtre, son profil de casse-noisette barbu, j'entends sa voix cassante et jacassante. Déjà s'opposaient à cette visite académique, mais tout de même prestigieuse, les déjeuners pleins de surprises, où Germaine Tailleferre, échappée du groupe des « Six », vive et forte de ses vingt ans, apparaissait, aux yeux du petit garçon ébloui que j'étais, comme auréolée par les surprises de la musique nouvelle et les trouvailles ironiques d'Erik Satie...

Mais ce temps de faste ne fut pas éternel. Mon père ayant été mobilisé en 1914 pour la durée de la guerre, nous avons connu, comme toutes les familles modestes, les privations et la vie difficile, la hantise du « Front » si proche — avec quelques bombardements, la descente précipitée à la cave, fragile et dérisoire abri. Nous vivions, ma mère et moi, des leçons qu'elle donnait tous les jours à des élèves du Conservatoire dont elle était la répétitrice préférée. J'allais au lycée Condorcet, traînant mon lourd cartable. Au retour, il faisait froid dans les chambres et les repas frôlaient la frugalité. Je travaillais dans la salle à manger, une des deux seules pièces qui fussent chauffées avec le salon de musique, dont je n'étais séparé que par une porte vitrée. D'où les fréquents coups d'œil aux petites élèves. Mes études s'en ressentaient, car la musique favorisait la rêverie aux dépens de *L'Enéide* ou des « verbes forts » de la langue allemande. Bref, au luxe d'autrefois avait succédé cette humble vie qui, pour longtemps et dans la plupart des pays, a envahi le monde et où dominant les obligations de la vaisselle, de la boîte à ordures et autres corvées domestiques.

JEAN TARDIEU

On vient chercher Monsieur Jean

C'est dans le Paris des tramways et des fiacres que Jean Tardieu vécut son enfance. La rue Chaptal (son domicile), la rue Ballu où l'on venait, en fin d'après-midi, « chercher Monsieur Jean » chez sa marraine, bien d'autres lieux sont, pour lui, peuplés de souvenirs.

Plus tard, ce seront les misères, les travaux et les jours, le hasard des rencontres (notamment au Studio d'essai de la radio), les amitiés fidèles, les seules qui comptent.

Une modestie exemplaire, une générosité de cœur et d'esprit, une présence aux autres et au monde qui n'exclut pas la rêverie caractérisent ce grand poète dont le propos, où le sérieux se cache sous l'humour, est de se « demander sans fin comment on peut écrire quelque chose qui ait un sens ».

nrf



9 782070 718306



Extrait de la publication

90-II

A 71830

ISBN 2-07-071830-1

72 FF tc